

Article

« Histoire d'histoires littéraires »

Bernard Andrès

Voix et Images, vol. 14, n° 2, (41) 1989, p. 325-330.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/200779ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Histoire d'histoires littéraires

par Bernard Andrès, Université du Québec à Montréal

En publiant aux prestigieuses Presses universitaires de France son essai sur l'histoire littéraire¹, Clément Moisan ne se contente pas de faire le point sur les différents courants qui ont animé l'une des plus anciennes disciplines des études littéraires. Son travail de repérage et d'analyse des principales orientations de cette démarche n'aboutit pas à un enterrement en bonne et due forme de ce que La Harpe appelait *une histoire raisonnée de tous les arts de l'esprit et de l'imagination, depuis Homère jusqu'à nos jours*. Au contraire, ce qui ressort de la lecture de ce volume, c'est l'impression d'une prodigieuse évolution de la

discipline depuis près de quatre siècles où des lettrés, des humanistes, des philologues, des «amateurs de belles lettres», des historiens, des sociologues, des linguistes et des sémioticiens s'emploient à cerner les phénomènes combien fluctuants de la production et de la réception littéraires. Au terme de son histoire des histoires littéraires, Clément Moisan prend le risque de proposer à son tour une nouvelle orientation à la recherche, destinée à redorer le blason de cette vieille dame de la recherche universitaire vouée naguère à «l'examen historique de nos chefs-d'œuvre», à mettre en relief *le côté par lequel ils intéressent la conduite de l'esprit et donnent la règle des mœurs* (Nisard). Bien que toujours assurée de sa démarche et surtout de ses fins (morales, pédagogiques, idéologiques), l'histoire littéraire, rappelle C. Moisan, a rarement explicité sa (ses) méthode(s). A-t-elle jamais réussi à définir son objet?

Reprenant la répartition d'Antoine Compagnon² concernant l'idée d'histoire littéraire (le progrès indéfini comme principe moteur de l'évolution des lettres, jusqu'en 1850; le déterminisme universel de l'idéologie scientiste à la fin du XIX^e siècle, le mythe de la complétude et de l'exhaustivité avec Lanson, puis l'approche sociologique du phénomène littéraire), C. Moisan insiste sur l'apport des formalistes russes dans le rejet des méthodes traditionnelles (historicisme primitif, philologie, étude biographique et psychologique, périodisation figée, etc.). Dans une perspective évolutionniste distinguant clairement forme et fonction littéraires, l'histoire de la littérature n'est plus une consécration de monographies d'auteurs ou de mouvements, mais l'examen d'une série conçue comme un système en interdépendance avec d'autres séries (socio-culturelles, politiques, etc.). Il s'agit moins de figer l'objet dans une essence (ou même une structure) que de retracer l'histoire de sa variabilité. Non plus le Texte ou l'Auteur (ou même la «littérarité»), mais les conditions dans lesquelles l'un ou l'autre sont conçus et reçus comme tels (ou encore rejetés, marginalisés — ce qui autorise aussi bien l'étude des paralittératures). Ce souci épistémologique ne peut mener qu'à la remise en question de la discipline elle-même comme objet possible de ses propres investigations (il faut procéder à l'histoire des histoires littéraires).

C'est ce qu'entreprend patiemment C. Moisan en remontant à Étienne Pasquier et à Claude Faucher, à la fin du XVI^e siècle, dont les travaux se démarquent déjà des chroniqueurs et inspireront l'historiographie littéraire du XVIII^e siècle, des anthologies poétiques aux **Bibliothèques françaises** de du Verdier et de La Croix du Maine. La mode à cette époque est aux copieuses notices biographiques et aux interminables citations d'ouvrages, toutes disciplines mêlées (lettres, théologie, jurisprudence, histoire naturelle, etc.). Le problème de la discrimination des auteurs et des œuvres se fait bien sûr sentir (comme on le verra plus bas pour les lettres québécoises d'avant le XX^e siècle). Comment s'en tenir à l'essentiel? Charles Sorel s'en inquiétait déjà au XVII^e siècle. Mais sélectionner, n'est-ce pas déjà «critiquer»? Comment départir l'histoire littéraire de la critique? Ces questions qui agitent le «grand siècle» (Boileau, Racine, la querelle des Anciens et des Modernes), nous les retrouvons dans le **Journal des savants**, les **Nouvelles de la République des Lettres**, le **Journal littéraire**, les

Dictionnaires, Encyclopédies et Mémoires dont C. Moisan analyse judicieusement les présupposés (faisant preuve en passant d'une érudition allant bien au-delà de ce qu'il est convenu d'appeler un simple travail «bien documenté»).

C'est qu'en dépit de son parti pris d'*effacement énonciatif* (j'y reviendrai), Moisan l'historien, le critique, le comparatiste, ne disparaît jamais sous l'amoncellement des données. Après avoir posé les «Prolégomènes à l'histoire littéraire», il retrace l'histoire des théoriciens et critiques de cette discipline en se demandant «à quoi servent les morceaux choisis?» et «qui écrit l'histoire littéraire?» Puis, dans un deuxième chapitre plus fonctionnaliste, il interroge le «pourquoi» de cette démarche. On passe ainsi du «Sacerdoce et de la Police» au «Négoce et à l'École». C'est tout l'aspect institutionnel et passablement autoréférentiel de la discipline désormais encline à produire en reproduisant et en s'autocommentant dans un appareil de plus en plus structuré par le Manuel et les contraintes étatiques en matière d'enseignement (la référence première reste la France). L'analyse institutionnelle repère avec un bonheur inégalé la carrière de ces auteurs de manuels, anciens enseignants ou futurs inspecteurs d'académie, dont l'autorité renforce plus ou moins innocemment un système déjà bien en place à l'aube de notre siècle. Tout en gardant une allure pédagogique marquée (de rigueur dans ce type d'ouvrage), C. Moisan expose et interroge les notions d'origine, de causalité, d'établissement et de doxa, de progrès, de distribution, d'enregistrement et de sélection des textes. Il aboutit ainsi à une définition rhétorico-existentielle (si l'on peut dire) du manuel (p. 105) et à une critique en règle des questions de périodisation (dont certaines touchent au plus haut point les jeunes littératures, au demeurant peu abordées par Moisan dont le corpus porte surtout sur les lettres hexagonales³). Six champs ont été circonscrits, de 1800 à nos jours. Le premier, ouvert par le **Cours de littérature** de La Harpe en 1804, est caractérisé par son esprit d'Ancien Régime. Il s'agit de la littérature générale, suite chronologique trouée d'énormes lacunes historiques. Le deuxième champ est ouvert par l'**Histoire de la littérature** de Nisard, délibérément centrée sur le corpus hexagonal. Le troisième champ est marqué par l'**Histoire** de Lanson, ouvrage s'adressant pour la première fois à l'enseignement supérieur et secondaire. On passe ensuite aux histoires et manuels illustrés pour le secondaire, puis aux ouvrages fondés sur la schématisation et/ou les morceaux choisis (cf. notamment Castex et Surer). Le dernier type de manuel couronne la pyramide. Il s'agit bien sûr de «la quintessence de la littérature», de l'avis même des auteurs Lagarde et Michard: concentré d'extraits d'histoire littéraire, de résumés et d'illustrations. Et C. Moisan d'ironiser: *Dans cet ouvrage sacré, la littérature devient une belle idée abstraite, à voir, à contempler, qui se situe dans un ciel doré, lointain, inaccessible. Il ne reste plus qu'à adorer* (p. 154).

Faisant le bilan de la crise actuelle de la discipline, l'auteur propose pour finir de nouvelles perspectives. Le structuralisme, dit-il en substance, n'a aucunement réglé le problème de la littérature. Seule une approche institutionnelle du phénomène, qui abordera son objet comme un système ouvert, intentionnel et organique, permettra de faire le lien entre le structuralisme et l'herméneutique historique. Appliquant à la littérature l'approche systémique de

Luhmann Niklaus, Moisan élabore un modèle pour intégrer l'histoire littéraire dans un paradigme rendant compte des interactions entre les **données** premières de l'objet (système des œuvres et systèmes institutionnels eux-mêmes interdépendants des systèmes socio-linguistiques, politiques, religieux, artistiques, etc.) et les éléments **construits** de l'histoire littéraire (sous-systèmes de la vie anthropo-sociale et de la vie textuelle). La tâche de l'histoire littéraire serait alors de *construire l'ensemble d'un phénomène littéraire donné (système) dans son fonctionnement socio-historique* (p. 196).

La critique de cette construction des plus complexes déborderait les limites de la présente recension. Je me contenterai de souligner ici le souci de l'auteur de ne jamais figer sa modélisation: sont consignés dans le schéma aussi bien les jeux de régulation des appareils que les facteurs d'entropie du système. L'ordre et le désordre, les œuvres maîtresses et les textes non canoniques (cf. Itamar Even-Zohar), intertextualité(s), interréceptivité; autant de facteurs d'évaluation et d'objets d'analyse dont le modèle s'efforce de rendre compte **concurrentement**. Le fantôme de la totalité hante bien sûr ce rêve d'explication globale du phénomène, chez C. Moisan (p. 234). À son corps défendant, le chercheur propose ici une vision œcuménique de la recherche littéraire. On a beau nous mettre en garde contre le mythe de la multidisciplinarité (cf. l'**Histoire littéraire de la France** dirigée par Roland Desné), on voit mal comment dépasser en la matière la seule juxtaposition de compétences. L'idée séduisante d'une équipe dont les membres auraient ensemble réfléchi sur le cadre théorique de leur travail en effaçant du mieux possible «leurs traces d'auteurs» apparaîtra hautement utopique... Mais qui niera la valeur heuristique de l'utopie, dans la vie comme dans les lettres (de surcroît dans la vie des lettres)? Moins souhaitable me semble par contre l'engouement de C. Moisan pour cette écriture inédite de l'histoire littéraire qui, sous prétexte d'éviter les brouillages idéologiques ou fictionnels de la procédure traditionnelle, viserait à gommer l'instance énonciatrice de l'historien. On ne livrerait alors au lecteur (dit «visionneur») qu'un bel échafaudage de tableaux, grilles, courbes, graphiques, cyclogrammes et stéréogrammes dérivés des programmes informatiques. Et si le lecteur-re-viseur n'avait d'autre recours, pour interpréter ces figures, que de se figurer quel auteur gommé a bien pu les produire? À lire l'essai de C. Moisan, son contenu, mais aussi son «allure», tour à tour posée, enjouée, sérieuse, ironique, académique ou emportée par le sujet, on se prend à redouter que l'auteur — théoricien ou historien des lettres, peu importe — ne troque un jour son **écriture** pour un **schéma**. Rendons grâce à C. Moisan de sa plume comme de sa finesse d'analyse: grâce à lui, se trouve relancé le grand débat de notre discipline. Pour reprendre sa formule: *Il ne faut pas (songeons aux historiens qui en vivent) tuer l'histoire littéraire ni que celle-ci tue la littérature!* (p. 17).

*

* *

Ce qui m'amène naturellement à parler du **Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec**⁴. L'entreprise amorcée en 1971 aboutit en 1987 avec la

parution du tome V (couvrant la période 1970-1975). Seize ans de travail d'équipe sous la responsabilité de Maurice Lemire, à l'université Laval. Une soixantaine de professeurs, étudiants, professionnels et assistants de recherche auxquels se sont joints au cours des années pas moins de six cents rédacteurs et rédactrices. Probablement le plus gros appareil de recherche mis sur pied en lettres québécoises (subventionné par le CRSH à Ottawa et le FCAR à Québec). L'appui de l'université Laval, du CRELIQ, mais aussi de la Société Saint-Jean-Baptiste marque bien l'envergure du projet en termes d'ampleur et de dimensions. Ampleur dans le temps: les cinq tomes couvrent des premières relations de voyage jusqu'aux productions de 1975 (on prévoyait à l'origine atteindre 1979). Quant aux dimensions de l'entreprise, elles ne sont pas seulement matérielles (quelques 6 000 pages de publication), mais aussi méthodologiques et idéologiques. L'analyse institutionnelle a marqué l'introduction de chaque tome en insistant dans le parcours diachronique sur les conditions d'émergence, d'autonomisation et de consolidation des instances de production et de légitimation du corpus québécois. La plupart des approches du phénomène littéraire se retrouvent dans les articles que les rédacteurs ont signé depuis seize ans. L'esprit dans lequel a pu se développer le projet repose sur l'idée que chaque époque secrète ses propres paramètres du littéraire et que le chercheur se doit, en bout de course, d'en tenir compte dans la présentation et l'évaluation de son texte⁵. Ce principe marque principalement le premier tome (des origines à 1900) qui faisait *presque coïncider la notion de littérature avec celle de l'imprimé*. C'était la dimension «Défense et illustration» des lettres québécoises: notre littérature existe parce que nous la sortons de l'ombre (toutes catégories confondues). Les critères de sélection s'affinent progressivement avec la mise en place parallèle d'une critique puis d'un enseignement des lettres québécoises; l'aube du XX^e siècle impose des choix, mais l'on est encore à la recherche d'un corpus et d'un projet esthétique. Le deuxième tome parle de récupération de la littérature de la période 1900-1939. C'est que pour la première fois dans l'histoire des lettres québécoises, la notion même de sujet littéraire est mise en question. Les exotistes, retour d'Europe, fondent le Nigog, envoyant les terroiristes dans les pâquerettes. L'éclat ne dure pas plus de quelques mois en 1918, mais il ébranlera sérieusement l'institution jusqu'aux années quarante⁶. Le D.O.L.Q. accorde toute l'importance voulue à ce débat dont la période suivante (tome III: 1940-1949) verra les répercussions du Refus global à la fondation de Liberté. *Une accélération de l'histoire au Québec télescope les diverses poétiques du récit pour nous faire passer en moins d'une décennie de la Divine Comédie aux Gommès*⁷.

Le but de la présente recension n'étant pas de résumer à grands traits l'histoire littéraire et la façon dont le D.O.L.Q. l'a (re)produite ou s'en est faite l'écho, je me contenterai pour finir de souligner l'intérêt général de cette entreprise (à laquelle chaque chercheur a peu ou prou collaboré). On pourrait infiniment gloser sur la pertinence du choix de tel ou tel auteur en regard de tel ou tel autre, sur la justesse de telle ou telle appréciation d'une œuvre, sur la mention ou l'oubli de telle ou telle revue dans le panorama d'une époque (Voix et images du pays n'est pas citée dans l'introduction du volume V, alors que la publication

existait depuis 1967 et donnait naissance en 1975 à l'actuelle **Voix & images**; sont pourtant mentionnées dans les revues travaillant sur le corpus québécois **Études françaises, Livres et auteurs québécois, Québec français** et le **University of Toronto Quarterly**...). Il reste que les cinq volumes du **D.O.L.Q.** témoignent d'un corpus littéraire dûment circonscrit et institué. Ils sont aussi la marque d'une indéniabte obstination, celle de l'équipe de l'université Laval qui est parvenue à offrir à tous les centres d'études québécoises à travers le monde le plus précieux des ouvrages de référence (mes étudiants thaïlandais ont pu s'en servir l'été dernier à Bangkok). Que de telles constructions académiques soient liées à des faits d'appareil, des jeux de pouvoir et soumises à des contraintes idéologiques, dont le nationalisme latent de l'entreprise, n'ôte rien au fait que, pour la plupart des chercheurs au Québec comme à l'étranger, ce monument bio-biblio-critique restera la référence incontournable en lettres québécoises. Souhaitons qu'après cette recension, une autre équipe, de Laval ou d'ailleurs, nous offre à l'aube du XXI^e siècle, forte de l'enseignement de Clément Moisan, l'histoire littéraire de ce corpus si patiemment défriché par le **D.O.L.Q.**

-
- 1 Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire?*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 267 p. (Littératures modernes).
 - 2 Antoine Compagnon, *la Troisième République des Lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983.
 - 3 Ce n'est nullement un grief. Ni le lieu ni la fonction ou l'esprit de cette collection ne se prêteraient à une approche systématique du corpus québécois/canadien, corpus critique au demeurant fort bien représenté dans la bibliographie: Angenot, Demers, Hæck, Hayne, Kushner, Lemire, Melançon (J. et R.), Robert, Robin et van Schendel.
 - 4 *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, sous la direction de Maurice Lemire, tome V, 1970-1975, Montréal, Fides, 1987, LXXXVIII-1133 p.
 - 5 On sait que chaque article, classé par ordre alphabétique de titre, comporte un résumé, une analyse, un aperçu de la réception, une bibliographie complète des éditions et un dossier de presse. Une brève biographie précède l'étude consacrée à la première œuvre de l'auteur. Chaque tome s'ouvre sur une introduction particulièrement soignée et documentée sur la période et se clôt sur une imposante bibliographie des œuvres et des études consultées.
 - 6 C'est ce que retrace le tome VII des *Archives des lettres canadiennes* sur lequel je reviendrai bientôt.
 - 7 *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III, p. XXV.